

Wittgenstein et l'institution du langage
par Michel Seymour

Dans cet article, j'aimerais défendre l'interprétation que donne Kripke des idées wittgensteiniennes concernant la signification, la compréhension et l'action de suivre une règle. J'insérerai d'abord cette discussion dans un contexte plus large et distinguerai deux interprétations radicalement différentes de la philosophie du langage de Wittgenstein. Je me propose ensuite de me concentrer sur l'ouvrage de McGinn, lequel a essentiellement été écrit en réaction à Kripke. J'essaierai de montrer que l'interprétation de McGinn échoue à rendre compte des opinions de Wittgenstein. Je clorai ma discussion en m'attaquant plus particulièrement à un point d'exégèse qui semble faire problème pour Kripke. Je suggérerai que le paragraphe 201 des Recherches s'avère être en accord avec l'idée selon laquelle Wittgenstein donne au paradoxe sceptique une solution sceptique, et non pas, comme l'affirment volontiers McGinn et d'autres, une réduction par l'absurde. Simultanément, je tenterai de montrer que Kripke interprète correctement la notion de compréhension chez Wittgenstein lorsqu'il la dit essentiellement relative à la communauté.

I

Le débat entourant les idées de Wittgenstein sur l'action de suivre une règle est fondamental sur le plan de l'exégèse, mais aussi, et plus profondément, en raison des problèmes méthodologiques qu'il soulève au sein de la philosophie du langage. Aussi n'est-il pas surprenant de constater que ceux-ci réapparaissent au niveau de l'exégèse elle-même. Comme nous le verrons, le débat oppose en gros deux interprétations de la philosophie du langage de Wittgenstein.

Qu'il me soit permis de faire d'abord quelques brèves remarques sur le vocabulaire employé. D'abord, je me propose d'utiliser la notion de théorie sémantique. Cette notion importante gît au cœur du désaccord entre les deux parties. Par «théorie sémantique», j'entends une interprétation d'un fragment de langage particulier faisant appel à des «types» linguistiques (par opposition à des tokens). Une théorie sémantique doit s'exprimer en axiomes qui stipulent les règles sémantiques de base gouvernant une liste finie d'expressions primitives dans le langage. Elle assignera récursivement, sur la base de ces règles et sur la base des règles récursives gouvernant les quantificateurs, les connecteurs et toute autre expression syncatégorématique, une interprétation pour chaque phrase du langage. Cette théorie prend la forme d'une théorie de la traduction quand la langue cible est distincte de la langue dans laquelle est formulée la théorie, mais elle peut être homophonique dans le cas où les deux langues sont la même. L'exemple le plus fameux d'une théorie sémantique nous est donné par la théorie véri-conditionnelle, par exemple celle de Davidson, mais nul n'est besoin de confiner la notion de théorie sémantique à un cadre véri-conditionnel. Il existe des théories vérificationnistes et d'autres encore qui ne sont ni véri-conditionnelles, ni vérificationnistes. En outre, une théorie sémantique peut prendre la forme d'une sémantique des mondes possibles ou, du moins, s'inspirer de la théorie des modèles, mais ce ne sont pas là des exigences

indispensables. Enfin, on peut faire appel à une représentation formelle du langage cible en une notation idéale ou logique. Mais ces distinctions entre divers types de théories sémantiques, pour importantes qu'elles soient, ne nous concernent pas ici.

La tâche d'un philosophe du langage n'est pas d'élaborer une théorie sémantique particulière, mais plutôt de déterminer la forme qu'elle devrait prendre. Cette tâche est souvent décrite par Dummett comme celle qui revient de droit à une «théorie de la signification», mais l'expression prête à controverse dans le cadre de notre discussion, l'enjeu étant précisément de déterminer ce que signifie le rejet par Wittgenstein des théories ou explications de la signification. Nous pourrions d'ailleurs à l'opposé réserver cette expression en vue de caractériser la tâche qui consiste à définir le concept de signification à l'aide de concepts plus primitifs. Un exemple de «théorie de la signification» entendue en ce sens nous est fourni par Grice, qui définit la signification à partir des intentions qu'a un locuteur de produire certains effets chez l'allocutaire. Ces deux sens de l'expression «théorie de la signification» ne sont pas coextensifs. Il existe des théories du premier type (comme celle de Davidson) qui traitent les concepts sémantiques comme des concepts primitifs et n'autorisent pas de «théories de la signification» au second sens du terme. Et il existe des exemples de théories du second type (comme celle de Grice) qui ne se proposent pas de donner la forme que doit prendre la théorie sémantique, puisqu'elles nient toute autonomie à la sémantique. Ces précisions étant faites, résumons les différences fondamentales qui séparent deux interprétations de la philosophie du langage de Wittgenstein.

1. D'éclairantes remarques de Michael Dummett suggèrent que les opinions de Wittgenstein sur le langage prennent la forme d'une sémantique antiréaliste en termes de conditions d'assertabilité¹. C'est l'opinion que développe Kripke dans son livre² et à laquelle adhèrent Christopher Peacocke³ et Ian Hacking⁴. Quine⁵ peut aussi être considéré comme appartenant à ce groupe. Mais Wittgenstein est aussi décrit comme un précurseur de la philosophie du langage ordinaire. P. M. S. Hacker et G. Baker⁶ sont les principaux tenants de cette interprétation, mais d'autres philosophes s'accordent en tout ou en partie avec leurs assertions fondamentales. Je songe en particulier à Colin McGinn⁷, John McDowell⁸ et Simon Blackburn⁹. David Pears¹⁰ appartient aussi à ce second groupe.

2. Selon la première interprétation, Wittgenstein s'occupe dans les Recherches¹¹ de penser les conditions de possibilité du langage. D'un point de vue philosophique, l'existence de pratiques langagières n'est pas tenue pour acquise mais est plutôt considérée comme problématique. Les critiques des thèses qu'avait exprimées Wittgenstein à l'époque du Tractatus servent tout simplement à préparer le terrain en vue de cette remise en question. Il ne s'agit pas d'ignorer nos opinions du sens commun sur le langage, bien entendu, mais celles-ci ne sauraient constituer à elles seules la base sur laquelle s'érige une conception philosophique. Selon la deuxième interprétation, Wittgenstein adopte précisément le point de vue du sens commun et traite nos pratiques langagières ordinaires comme non problématiques. Son principal souci dans les Recherches est d'écarter des images du langage produites par des théories philosophiques qui prêtent à confusion. Parmi celles-ci figurent celles contenues dans le Tractatus.

3. Corollairement, la première interprétation ne représente pas Wittgenstein comme recourant à des états de choses qui révèlent indéniablement la signification des mots et des phrases. Il y a, implicitement, un scepticisme épistémologique à l'œuvre dans les

Recherches qui conduit à un scepticisme ontologique en ce qui regarde les faits relatifs à la signification. Selon la deuxième interprétation, les significations se révèlent bel et bien directement dans nos pratiques linguistiques. Il n'y a donc pas de place pour un doute épistémologique, pas plus que pour un doute ontologique.

4. Sur la base de ces présupposés, la première interprétation suggère que les idées positives de Wittgenstein sur le langage prennent la forme d'une solution sceptique aux problèmes sceptiques qui le préoccupent implicitement. La solution sceptique consiste à tenter de rendre compte à la fois du paradoxe sceptique et de nos opinions de sens commun sur le langage, tout en laissant le paradoxe sceptique intact. L'autre interprétation suggère que Wittgenstein s'intéresse certes aux problèmes sceptiques, mais que ses opinions positives ne prennent pas la forme d'une solution sceptique. Elles comportent plutôt une dissolution du paradoxe.

5. De la même manière, la première interprétation nie qu'il y ait, pour Wittgenstein, des faits de signification et de compréhension. La seconde interprétation présume au contraire que Wittgenstein se préoccupe seulement de nier l'existence de certaines sortes de faits mentaux de signification et de compréhension. Mais en même temps, il voudrait défendre l'opinion selon laquelle ces faits se révèlent dans nos aptitudes, nos capacités et nos pratiques linguistiques.

6. Selon la première interprétation, Wittgenstein fait valoir le caractère primitif des concepts sémantiques. Pour cette raison, il soutient qu'il ne peut pas y avoir de théories de la signification. Dans le contexte qui nous occupe, cela signifie que le concept de signification n'est pas lui-même susceptible de s'expliquer à partir de notions plus primitives. L'autre interprétation voit dans Wittgenstein un défenseur de l'analyse de la «signification» comme «usage dans un jeu de langage». Du point de vue de l'analyse conceptuelle, la notion de signification n'est jamais qu'un usage dans un jeu de langage et, pour cette raison, Wittgenstein nie l'existence de faits sémantiques irréductibles. Une variante de cette opinion reconnaît le caractère primitif des concepts sémantiques mais présume néanmoins qu'ils «dépendent» (supervene) de l'usage.

7. Selon la première interprétation, la «thèse» de Wittgenstein selon laquelle la signification, c'est l'usage dans un jeu de langage est compatible avec l'autonomie de la sémantique. Suivant la deuxième interprétation, cette thèse proclame l'échec de toute tentative de théorisation sémantique. La sémantique n'a pas d'objet propre et il n'y a donc pas de frontière nette entre sémantique et pragmatique.

8. Selon la première interprétation, la phrase célèbre de Wittgenstein n'implique rien qui aille à l'encontre d'une théorie sémantique unitaire. Elle suggère plutôt que certaines théories sémantiques particulières échouent. Elle est compatible avec une conception unitaire telle que la sémantique des conditions d'assertabilité. Selon la seconde interprétation, les données phénoménales sont à ce point diverses qu'il se peut qu'un fragment confirme une caractérisation sémantique particulière tandis qu'un autre confirme une caractérisation entrant en conflit avec la première. Il n'y a pas de moyen de rendre compte de la signification à l'intérieur d'un cadre sémantique unitaire, et donc pas de théorie de la signification possible, au sens d'une caractérisation qui détermine la forme que devrait prendre toute sémantique.

9. Selon la première interprétation, le concept de compréhension doit comporter au moins en partie la notion de savoir propositionnel de la théorie sémantique et ainsi comporter, en partie, le «savoir que» (knowing that) certaines règles sémantiques

prévalent. Suivant la deuxième interprétation, il n'y a de place que pour un savoir pratique, c'est-à-dire un «savoir-faire» (know how) particulier, puisqu'il n'y a pas de théorie sémantique à connaître. Une variante de cette idée consiste en l'hypothèse que notre concept de compréhension doit «dépendre» de nos aptitudes pratiques.

10. Enfin, la première interprétation insiste sur l'importance de la communauté pour la notion de signification, et c'est pour cette seule raison que la signification ne peut être quelque chose d'intérieur à l'agent et qu'elle est publiquement accessible. La discussion touchant les critères publics dans les sections traitant de l'argument du langage privé présuppose à un niveau plus profond celle où Wittgenstein établit une caractérisation antiréaliste du langage à partir des conditions d'assertabilité relativisées à la communauté. Selon la seconde interprétation, le rejet des langages privés par Wittgenstein implique seulement un rejet des langages mentaux. Puisqu'il doit y avoir des critères publics à quoi l'on reconnaît qu'une règle est suivie, on dispose d'un argument contre l'opinion autorisant qu'il soit en principe possible pour des règles d'être inaccessibles à autrui. Mais ce point n'est établi qu'au paragraphe 243, et non pas au paragraphe 201, ainsi que le suggère Kripke. Et accepter l'argument du langage privé est compatible avec les pratiques linguistiques solitaires.

Les différences qui séparent les deux interprétations ne sauraient être plus profondes. Et pourtant, chacune d'elles s'est proposée comme une interprétation correcte de la philosophie du langage de Wittgenstein. Il ne fait pas de doute que certains philosophes ne se laissent pas aussi facilement ranger dans l'un ou l'autre de ces deux groupes, mais la plupart tendent clairement à appartenir davantage à un groupe plutôt qu'à l'autre. Je vais maintenant examiner les idées de McGinn de plus près.

II

Tournons-nous vers les critiques que McGinn adresse à Kripke. Tout d'abord, il est plutôt déconcertant de remarquer que McGinn s'intéresse exclusivement aux idées «pragmatiques» de Wittgenstein. Il énumère quatre affirmations de Wittgenstein qui ont toutes rapport à des notions pragmatiques telles que la compréhension, la signification du locuteur et l'action de suivre une règle. Son interprétation des énoncés sémantiques prête à controverse. McGinn suggère que Wittgenstein ne s'est jamais véritablement départi d'une sémantique véri-conditionnelle, du moins en ce qui concerne les énoncés sémantiques. En effet, cette interprétation s'impose s'il y a des faits auxquels correspondent la signification du locuteur, la compréhension et l'observance de règles. Il doit y avoir des conditions objectives qui vérifient les phrases les décrivant. C'est ce qu'affirme explicitement McGinn:

Je doute que Kripke ait raison d'interpréter Wittgenstein comme se faisant le défenseur d'un paradoxe sceptique conçu pour montrer qu'il n'y a pas de fait correspondant au vouloir-dire. Ainsi, rien dans la discussion de Wittgenstein ne suggère l'espèce de première étape négative caractéristique des doctrines analogues que j'ai mentionnées plus haut; nous ne sommes pas préparés au genre de solution sceptique qu'offrent les émotivismes et instrumentalismes de tout acabit. L'on n'y trouve pas de distinction entre conditions de vérité et conditions d'assertabilité puis une démonstration visant à montrer que les énoncés sémantiques n'ont pas de conditions de vérité déterminées¹².

McGinn ne saurait faire valoir qu'on trouve dans la philosophie tardive de Wittgenstein une acceptation générale de la sémantique véri-conditionnelle. Wittgenstein rejette une caractérisation univoque de la signification en termes de conditions de vérité.

Cela est déjà tout à fait manifeste dans les divers passages où il résiste à la tentation de lire conformément à un réalisme naïf le calcul des fonctions de vérité dans les langues actuelles.

Et dire qu'une proposition est ce qui peut être vrai ou faux revient à dire: nous appelons quelque chose proposition quand dans notre langage nous lui appliquons le calcul des fonctions de vérité. (§ 136.)

Dans le même paragraphe, il ajoute:

C'est comme si l'on disait: "Le roi aux échecs est la pièce que l'on peut mettre en échec." Mais cela ne veut rien dire de plus que le fait que dans notre jeu d'échecs nous ne mettons en échec que le roi.

L'un des passages les plus frappants où Wittgenstein confirme qu'il s'écarte d'une sémantique véri-conditionnelle est celui où il fait allusion à la thèse qu'il soutenait dans le *Tractatus*:

(*Tractatus logico-philosophicus*, § 4.5: "La forme générale des propositions est: Voici comment sont les choses." C'est là le genre de propositions que l'on se répète un nombre incalculable de fois. On pense être en train de tracer le contour de la nature de la chose encore et encore, et l'on est juste en train de tracer le cadre à travers lequel on la regarde. (§ 114; voir également § 115.)

Ces textes et plusieurs autres (par exemple § 304) révèlent tout à fait clairement que Wittgenstein ne souhaite plus adopter une approche véri-conditionnelle de la signification. Il faut donc que McGinn émette l'hypothèse qu'une telle sémantique est appropriée non pas pour toutes les phrases du langage, mais seulement pour certaines, au nombre desquelles il faut inclure les énoncés sémantiques: en dépit de l'accent que met Wittgenstein sur les jeux de langage, il se pourrait que des notions centrales comme la signification et la compréhension ne soient pas sujettes à la même indétermination et qu'elles ne soient pas des concepts de ressemblance de famille¹³.

Cette interprétation nous apparaît clairement insatisfaisante. Son inadéquation se révèle dès lors que nous portons notre attention sur la conception de la logique wittgensteinienne. La question demeure ouverte de savoir si rendre compte de toutes les inférences correctes à l'intérieur d'un langage particulier satisfait pleinement la tâche d'une théorie sémantique. Nous pouvons, par exemple, laisser ouverte la question de savoir si la signification des constantes logiques est tout entière contenue dans leurs règles d'introduction et d'élimination. Et il se pourrait qu'on doive répondre à des questions plus pressantes concernant l'idée qu'il est possible de capturer au seul moyen d'inférences la signification des constantes extra-logiques. Peu importe la réponse à ces questions, la signification est au moins en partie une notion inférentielle. Une fois que nous savons comment inférer une formule particulière à partir d'autres formules et que nous savons quelles formules peuvent en être inférées, nous saisissons en partie la signification de la formule elle-même. La logique sert à capturer un certain nombre de ces inférences valides et, en ce sens, elle concourt à la tâche générale d'une théorie sémantique. Ainsi, s'il y a des faits de signification, il devrait aussi y avoir des faits logiques. Mais, suivant en cela Ramsey, Wittgenstein considère la logique comme «normative»:

La logique ne traite pas le langage — ou la pensée — au sens où une science naturelle traite un phénomène naturel, et tout au plus peut-on dire que nous construisons des langages idéaux [...] Tout ceci, cependant, ne peut apparaître sous un éclairage adéquat

que lorsque l'on est parvenu à mieux éclaircir les concepts de compréhension, de signification et de pensée (thinking). Car alors apparaîtra clairement ce qui nous a menés (et ce qui m'a mené en effet) à penser que si quelqu'un énonce une phrase et qu'il veut dire ou comprend ce qu'elle signifie, il est en train d'opérer un calcul selon des règles définies. (§ 81)

Ici, on pourrait à tort être amené à penser que Wittgenstein veut retirer tout à fait la notion de calcul des concepts mêmes de signification et de compréhension. Mais ce qui fait problème, c'est plutôt l'idée qui veut que, dans l'usage du langage, on agisse selon des règles définies. Comme le confirment les dernières sections des Recherches, le problème ne vient pas de ce que l'on considère le langage comme une activité gouvernée par des règles: il s'agit plutôt d'éliminer les présupposés faux concernant la notion de comportement selon des règles. Wittgenstein répudie simplement l'idée que le langage soit une sorte de machinerie pourvue d'un mécanisme interne fixe. Selon lui, la logique s'avère strictement normative et non pas descriptive. Elle n'est pas fondée sur la réalité (§ 101) et elle n'est pas invoquée en tant que fait dans nos pratiques linguistiques (§ 105). Dans la mesure où la signification est partiellement inférentielle, la conclusion devrait être que la signification est elle-même normative, et non pas factuelle.

Indépendamment de ces considérations, Wittgenstein se demande à diverses reprises si les mots ont une signification «fixe» (§ 79) ou «définie» (§ 99), s'ils n'ont qu'une seule «interprétation» (§ 85) ou si «leur application est partout gouvernée par des règles» (§ 84). McGinn ne semble pas avoir les moyens d'expliquer ces interrogations de Wittgenstein, mais une explication s'impose d'elle-même: Wittgenstein anticipe les arguments de Quine sur l'indétermination de la signification et de la traduction.

Bien entendu, les remarques de Wittgenstein sur le caractère indéterminé ou indéfini de la signification du mot n'impliquent pas à elles seules qu'il n'y a pas de fait de signification. Il nous faut faire en outre deux hypothèses supplémentaires. Le concept de signification doit être pris comme une notion primitive et ne doit pas dépendre des usages. Ce n'est que si les notions sémantiques ne se prêtent pas à une réduction conceptuelle et ne dépendent pas de faits indépendants que la thèse d'indétermination peut alors véhiculer ses conséquences ontologiques négatives.

Afin d'éviter de telles conséquences, on pourrait, comme Hacker et Baker, définir le concept de signification d'un mot à partir de ses applications¹⁴. Mais si on est tenté par cette voie, c'est en partie parce que l'on présuppose que la signification doit être déterminée. Si elle ne peut être déterminée dans le mot lui-même, on suppose alors qu'il faut considérer ses applications. Toutefois, Wittgenstein ne fait pas valoir que les mots n'acquièrent de signification qu'à travers leurs applications, mais plutôt qu'il n'y a pas de signification déterminée. Nous disposons certes d'un concept de règle sémantique distincte de ses applications, mais de telles règles ne fixent pas le sens une fois pour toutes (§ 79). Il y a des règles associées aux mots, mais elles n'anticipent pas toutes leurs applications (§ 84). Les significations des mots sont comme des poteaux indicateurs, et le fait est qu'il n'y a pas une manière unique de les interpréter (§ 85). Elles sont comme des délimitations, et Wittgenstein affirme justement que ces délimitations sont indéfinies (§ 99). Wittgenstein fait valoir à plusieurs reprises qu'un jeu dont les règles comportent un certain flou n'en demeure pas moins un jeu. Par conséquent, suggérer que le concept de règle sémantique entretient un rapport interne au concept d'application est étranger à l'esprit qui anime les Recherches (§ 100). Bref, il nous est permis d'autoriser un concept

distinct de signification d'un mot en ce sens que certaines contraintes seraient imposées sur son application. Bien entendu, c'est une erreur d'exiger de la signification qu'elle soit comprise en termes de conditions nécessaires et suffisantes. Mais on commettrait également une erreur si, pour éviter cette indétermination, on amalgamait le concept de règle à celui de son application et qu'on avançait, comme le font Hacker et Backer de manière répétée, que les règles sont pour Wittgenstein conceptuellement liées à l'usage.

Une stratégie toute différente, mais elle aussi motivée par le même besoin d'éviter des conséquences ontologiques négatives, consisterait à stipuler que même si la signification est conceptuellement primitive, elle dépend néanmoins de son usage. Un changement de signification se traduirait alors par un changement dans les applications. Et celles-ci à leur tour seraient définies. Les énoncés sémantiques ne seraient pas conceptuellement réductibles, mais ils auraient néanmoins des conditions de vérité. Et dans la mesure où ils en ont, il doit y avoir certains faits à propos de leur application qui contribuent à fixer la signification des mots. C'est la position que semble adopter McGinn lorsqu'il écrit:

Nulle part Wittgenstein ne dit, parallèlement à son affirmation que les interprétations ne déterminent pas la signification, que "les dispositions échouent à déterminer la signification" et que "ce que cela montre c'est qu'il y a une manière de saisir une règle qui n'est pas une disposition"¹⁵.

La raison en est que McGinn caractérise les dispositions comme dépendant du comportement¹⁶. Le comportement est un critère servant à déterminer des dispositions et cela suggère que les applications elles-mêmes déterminent la signification. Cela nous conduirait, d'un point de vue pragmatique, à rendre compte de la compréhension en termes behavioristes. Mais il serait injuste de décrire ainsi les idées de McGinn. McGinn pense que pour Wittgenstein les applications sont des critères des dispositions, mais seulement en ce sens qu'elles sont une base épistémologique sur laquelle inférer l'existence de dispositions et, d'une manière plus générale, les aptitudes des locuteurs. Selon McGinn, seules les aptitudes nous assurent en dernière analyse du caractère déterminé de la signification. J'examinerai cette thèse dans la prochaine section, mais, pour le moment, je veux seulement montrer que les applications ne déterminent pas d'elles-mêmes la signification.

Une règle sémantique est peut-être toujours relativement indéterminée en ce sens qu'elle est compatible avec différentes interprétations et différentes applications. Mais, si l'on en croit l'opinion que je veux ici critiquer, Wittgenstein n'autorise pas que deux règles sémantiques distinctes puissent rendre compte d'un ensemble unique d'applications. Cela reviendrait à reconnaître la sous-détermination de la théorie par les faits, soit précisément ce dont nous avons besoin pour entrer épistémologiquement dans le paradoxe sceptique. Or, c'est cette voie qu'on cherche à bloquer en affirmant que les applications déterminent les applications.

On ne commet pas ici la même erreur que Hacker et Baker en postulant une connexion interne entre les règles et leurs applications, mais on fournit une explication aussi peu acceptable que la leur. Celle-ci suppose une fois de plus que nous nous rendions à l'exigence douteuse que la signification doive être déterminée. Même si cette nouvelle interprétation est plus proche du texte, elle fait face à des difficultés que n'avaient pas dû affronter Hacker et Baker. L'indétermination qui semble caractériser la signification du mot serait dissipée si l'on nous disait que nous ne sommes pas justifiés de séparer

conceptuellement ce qui ne saurait l'être, la signification des mots et leurs applications. Les affirmations de Wittgenstein selon lesquelles les mots n'ont pas de signification fixe équivaldraient alors à dire qu'ils n'ont pas d'eux-mêmes, c'est-à-dire lorsque considérés indépendamment de l'usage, de signification déterminée. Ces apparences s'estomperaient une fois les significations et les usages conceptuellement réconciliés. Malheureusement pour Hacker et Baker, rien ne montre clairement que Wittgenstein lie conceptuellement l'usage et la signification. La difficulté, cependant, une fois que l'on est disposé à reconnaître le caractère primitif et indéterminé de la signification des mots, est d'expliquer pourquoi Wittgenstein voudrait faire valoir une image tout à fait différente de l'application des mots. Mais indépendamment de cette difficulté, que dire de l'idée que les applications déterminent la signification des mots?

Nous pouvons considérer d'abord ce que Wittgenstein dit de la logique. Y a-t-il dans ses textes des affirmations qui montrent que pour lui la logique peut s'extraire directement de nos pratiques langagières ordinaires? Si elle ne peut s'obtenir directement des signes eux-mêmes, peut-elle se lire directement dans nos usages des signes? Dans le cas du calcul des fonctions de vérité, Wittgenstein dit qu'étant donné l'usage du mot «proposition» dans notre langage, nous lui appliquons le calcul des fonctions de vérité (§ 136). On aurait tort de voir dans ce passage la suggestion que nos pratiques linguistiques sont claires comme le cristal et qu'elles révèlent de manière transparente la logique que nous suivons en effet. Wittgenstein insiste sur la conventionnalité de la logique, et non sur le fait qu'elle doit se découvrir dans l'application des signes plutôt que dans les signes eux-mêmes. Le principe de bivalence est assimilé à une règle aux échecs et a donc un caractère conventionnel (§ 136). Les propositions de la logique sont affaire de convention en ce sens qu'elles sont le produit d'une communauté particulière. Il dénonce le mythe de la «pureté de la logique», qui n'a du reste jamais été la conclusion d'une enquête, mais seulement une exigence imposée a priori (§ 107). Nulle part ne le voyons-nous suggérer qu'une logique soi-disant «pure» puisse être extraite de nos usages actuels des signes. La logique peut nous servir d'outil pour découvrir une «famille de structures» (§ 108), et cela donne à penser que nous pouvons au mieux utiliser la logique pour élucider le langage tel qu'il est employé par nous. Wittgenstein nous met en garde contre une lecture des Recherches qui en ferait une sorte de série d'études préparatoires en vue de la régularisation future du langage (§ 130). Il dénonce l'idée qui veut que la logique capture l'essence du langage et que c'est «la chose la plus dure qui soit» (§§ 89, 92, 97). Rien n'indique que l'essence du langage puisse être capturée pourvu que nous nous concentrons sur les usages de signes, et non les signes eux-mêmes. Finalement, Wittgenstein fait valoir que des applications particulières du signe de négation ne nous révèlent pas d'elles-mêmes la règle suivie, à moins que nous ne stipulions qu'il doive en être ainsi (§§ 552, 557). Je pense que ces passages donnent clairement à entendre que la logique ne se trouve pas dans la «réalité» (§ 101), que ce soit dans les signes eux-mêmes ou dans leurs applications. Mais que dire de la signification en général? Avons-nous raison de suggérer que les applications déterminent les significations?

Si c'était le cas, la première difficulté, comme nous l'avons indiqué plus haut, serait que la thèse touchant le caractère indéterminé ou indéfini de la signification des mots demeurerait inexpliquée et qu'elle aurait tout l'air d'une remarque idiosyncratique. Selon cette suggestion, on ne devrait pas se laisser impressionner par des remarques de Wittgenstein au niveau de la signification des mots, car ces affirmations se révèlent

fausses lorsqu'appliquées au niveau de la signification du locuteur. On aurait alors tort de suggérer que Wittgenstein plaide en faveur de l'idée qui veut que les significations ne sont pas fixes, qu'il y a du flou dans les règles, que le sens est toujours indéfini. Cette idée serait reléguée au domaine de la signification des mots et des règles sémantiques et ne concernerait pas les applications, car c'est à ce dernier niveau que les significations acquièrent enfin leur détermination. Si telle est l'interprétation suggérée, elle est manifestement fautive. Il est vrai que Wittgenstein s'est davantage soucié de montrer l'indétermination dans la signification des mots que dans leur application. Mais il veut également nous mettre en garde contre la mystification des usages et applications.

Wittgenstein met beaucoup de temps à montrer que les règles n'anticipent pas toutes leurs applications. Mais pense-t-il que les règles dépendent des applications? Plusieurs indices tendent à montrer que non. Dans les passages où Wittgenstein discute pour la première fois des applications elles-mêmes, soit dans le cas de la transcription de séries de signes selon une certaine règle, il remarque:

Notez, cependant, qu'il n'y a pas de distinction tranchée entre une erreur faite au hasard et une erreur systématique. C'est-à-dire entre ce que nous sommes enclins à qualifier de "commise au hasard" et ce que nous sommes enclins à qualifier de "systématique".

(§ 143)

Pourquoi devrait-il en être ainsi? Si les applications fixaient indiscutablement les significations, il devrait y avoir toute la différence du monde entre une application où une erreur se produit de temps à autre et une autre où elles surviennent systématiquement. Pour expliquer ce passage, il semble qu'il faille nier que les applications déterminent des règles définies. Dès qu'une seule erreur est commise, il est permis de douter de l'existence de la règle déterminée par l'application. Et dès que l'application apparaît comme compatible avec des règles qui se contredisent, il est permis de se demander s'il y a une règle déterminée par l'application et, donc, s'il y a un fait correspondant à l'action de suivre une règle. McGinn nous dit que ce ne saurait être l'avis de Wittgenstein, mais ce dernier prend bien soin, dans le passage cité, de ne pas affirmer l'existence factuelle d'erreurs commises au hasard et d'erreurs systématiques dans l'application de la règle, car ce sont là purement des choses que nous sommes enclins à qualifier telles.

En outre, nous pouvons attirer l'attention sur tous les passages où Wittgenstein exige qu'il y ait plusieurs exemples d'une application avant que nous puissions décider si c'est une application de cette règle-ci ou de cette règle-là. Si les applications déterminent sans équivoque une règle définie, pourquoi les répéter? Ce n'est pas seulement une remarque que Wittgenstein émet juste en passant. C'est une remarque qu'il émet à maintes reprises (par exemple dans §§ 145, 199). La réponse qui s'impose est que les applications sont elles-mêmes indéterminées. Il est clair que, dans l'esprit de Wittgenstein, cette contrainte touchant la pluralité des applications n'est pas motivée que par des raisons épistémologiques, mais aussi ontologiques. McGinn est tout à fait conscient de la difficulté que cela pose pour sa propre interprétation¹⁷.

Nous pouvons mentionner aussi le problème qu'engendre une application comme l'énumération des nombres naturels. Dans la mesure où une application comporte toujours un nombre fini d'étapes, il est toujours possible de douter qu'elle détermine de manière non équivoque une règle unique:

Supposons cependant qu'après quelques efforts de la part du maître il (l'élève) poursuive la série correctement, c'est-à-dire comme nous. De sorte que nous pouvons dire qu'il a

maîtrisé le système. — Mais jusqu'où doit-il poursuivre la série pour que nous ayons le droit de dire cela? À l'évidence, nous ne pouvons pas établir de limite ici. (§ 145; voir aussi §§ 147, 228.)

Si les applications déterminent les règles, quel est ici le problème? Pourquoi Wittgenstein n'est-il apparemment pas sûr que l'application est l'énumération des nombres naturels? Il nous est difficile de trouver un réconfort, à l'instar de McGinn, dans le fait qu'il s'agit d'un exemple mathématique¹⁸. Si Wittgenstein affirme la possibilité de douter que les applications mathématiques déterminent des règles définies, alors il remet localement en question le caractère défini des applications et autorise un tel scepticisme dans d'autres secteurs.

De fait, c'est précisément ce qui se passe dans les paragraphes controversés où Wittgenstein se demande non seulement si une règle détermine une ligne de conduite, mais aussi si une ligne de conduite particulière détermine une règle donnée: Tel était notre paradoxe: aucune ligne de conduite ne peut être déterminée par une règle, parce qu'on peut s'arranger pour que toute ligne de conduite ait l'air de s'accorder à la règle. La réponse était: si on peut s'arranger pour que tout ait l'air de s'accorder à la règle, alors on peut aussi s'arranger pour que tout ait l'air d'entrer en conflit avec elle. De sorte qu'il ne peut y avoir ici ni accord, ni conflit. (§ 201)

Un exemple a précédemment fait l'objet d'une discussion afin d'illustrer ce point. Deux personnes peuvent se comporter comme des joueurs d'échecs et néanmoins ne pas jouer aux échecs, tandis que deux autres en train de hurler et de taper du pied peuvent être effectivement en train de suivre les règles du jeu d'échecs (§ 200). On a là un autre exemple où Wittgenstein est parfaitement conscient de la possibilité de soulever le doute sceptique concernant l'existence des faits de signification et de compréhension. Il s'agit certes d'une conclusion inacceptable pour laquelle nous avons désespérément besoin d'une solution. Mais suggérer que nulle part Wittgenstein ne remet en question le fait que les applications déterminent des règles, c'est carrément se tromper.

Enfin, Wittgenstein prend toujours bien soin d'indiquer que ses remarques sont de nature «grammaticale» et que, dans la plupart des cas, permettre l'usage de certains énoncés n'implique pas qu'il y ait un fait qui leur corresponde. C'est là un autre thème récurrent des Recherches. Comme nous le verrons plus loin, nous pouvons faire référence à l'action de «faire telle et telle chose» et la décrire comme l'action d'obéir à l'ordre «fais telle ou telle chose». Il ne s'ensuit pas que le lien soit réel. Ceux qui reconnaissent le caractère indéterminé des règles sont parfaitement disposés à proposer une lecture antiréaliste d'énoncés tels que: «Les étapes sont déterminées par la formule» (§ 189) ou «Ce qu'on a voulu dire par la formule détermine les étapes à suivre» (§ 190). De la même manière, notre suggestion est d'employer les expressions «erreurs commises au hasard», «erreurs systématiques» (§ 143) ou «obéir à la règle» et «aller à son encontre» (§ 201) pour parler de choses qui n'existent pas indépendamment de nos descriptions et, donc, qui n'existent pas indépendamment de l'institution du langage.

La conclusion à tirer de ce qui a été dit jusqu'ici est que Wittgenstein ne souhaite pas résoudre le problème de l'indétermination que l'on observe au niveau de la signification des mots en tentant une réduction conceptuelle de la signification à l'usage. Il ne souhaite pas non plus suggérer que la signification dépend de leurs applications effectives. On aurait tort d'interpréter la formule qui dit que la signification c'est l'usage de l'une ou l'autre façons. Une fois que ces deux interprétations ont été écartées, il ne

nous reste plus qu'une thèse générale d'indétermination. La thèse pourrait alors entraîner des conséquences ontologiques négatives concernant l'existence des faits de signification, à moins qu'une autre sorte de faits, des aptitudes par exemple, ne soit invoquée. Mais si nous sommes fondés à tirer des conclusions ontologiques négatives, alors la formule de Wittgenstein devrait être interprétée comme l'expression d'une thèse conventionaliste qui veut que les règles sémantiques dépendent de ce qui a été stipulé par une communauté linguistique.

III

Nous devons maintenant examiner l'interprétation que McGinn propose de la signification du locuteur, de la compréhension et de l'action de suivre une règle. Une fois de plus, il nous faut distinguer deux suggestions possibles. Je chercherai d'abord à prouver que Wittgenstein ne souhaite pas réduire le concept de compréhension au concept d'aptitude. En un sens, c'est là une tâche facile, car Wittgenstein ne souhaite pas, de toute façon, faire d'analyse conceptuelle. Mais on insiste tellement dans la littérature sur le fait que la compréhension doit être interprétée comme un savoir-faire, et non pas comme un savoir propositionnel, que cela justifie nos commentaires, et ce même s'ils ne valent peut-être pas pour McGinn. Deuxièmement, je chercherai aussi à montrer que la notion de compréhension n'implique même pas de dépendance vis-à-vis la capacité des agents. Je présumerai que McGinn cherche seulement à plaider en faveur de cette thèse modérée de la dépendance.

Il est important de souligner que la notion de compréhension recouvre une large variété d'usages chez Wittgenstein. McGinn suggère que la signification et la compréhension ne sont pas des concepts de ressemblance de famille, mais il se trompe certainement sur ce point¹⁹. Wittgenstein écrit:

Qu'est-ce que comprendre une image, un dessin? Ici aussi il y a compréhension et erreur de compréhension. Et ici aussi ces expressions peuvent vouloir dire diverses sortes de choses. (§ 526)

Et un peu plus loin, après avoir distingué deux usages du terme «compréhension», il ajoute:

Le terme "compréhension" a-t-il alors ici deux significations différentes? — Je dirais plutôt que ces types d'usages de "compréhension" constituent sa signification, qu'ils constituent mon concept de compréhension. Car je veux appliquer le mot "compréhension" à tout ceci. (§ 532)

Mais quels sont les divers usages du mot «compréhension»? Qu'il me soit permis d'examiner d'abord différents usages qui ne sont pas essentiels à notre discussion. Je ne les citerai que pour les mettre de côté. Il y a certainement un usage de ce terme qui lui fait signifier «empathie». C'est un usage approprié lorsque nous disons comprendre une autre personne et il fait appel essentiellement à l'imagination. C'est s'imaginer à la place de quelqu'un d'autre dans une certaine situation. Cette mise en situation imaginaire peut survenir en la présence ou en l'absence d'un comportement mimétique (§ 450). On ne doit pas le confondre avec le fait d'avoir une image (visuelle) mentale à l'esprit, bien qu'à chaque image (chose imaginée) corresponde une image (visuelle) mentale (§ 301). L'image (visuelle) mentale est l'image que l'on décrit lorsqu'on décrit ce qu'on imagine (§ 367). Imaginer quelque chose constitue donc un certain type de compréhension, comme le suggère au moins un passage des Recherches (§ 517). Cette notion de compréhension particulière pourrait, si l'on en croit Kripke²⁰, revêtir une certaine

importance pour le problème de la connaissance des autres esprits. L'image (chose imaginée) de la douleur, par exemple, joue un rôle important dans le jeu de langage des attributions de douleurs (§ 301).

On peut distinguer un autre usage du mot «compréhension» à propos de la compréhension d'un poème ou d'un thème de musique. Wittgenstein suggère qu'une analogie subsiste entre ce cas et celui de la compréhension d'une phrase (§ 527). Mais c'est seulement pour établir qu'il y a un sens de compréhension qui ne fait pas intervenir une traduction et, donc, une interprétation (§ 531). Nulle part Wittgenstein n'identifie-t-il ces deux cas, et il se peut bien que ces expériences musicales ou poétiques comportent un élément irréductible qui les distingue de la compréhension d'une phrase. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas des distinctions essentielles pour notre propos.

La notion de compréhension conçue comme savoir propositionnel revêt dans le présent contexte une importance plus grande. Wittgenstein est disposé à reconnaître un usage dans lequel la compréhension survient en un éclair (§ 138). Dans ce cas, comprendre un mot, c'est un peu comme avoir une image (visuelle) à l'esprit (§ 139).

Cette notion a déjà fait l'objet d'une discussion (§§ 72-73) et elle n'est pas en soi problématique. Le seul aspect qui puisse prêter à controverse serait de penser que l'image (visuelle) contient en quelque sorte entièrement toutes les applications futures du signe (§ 139). On aurait tort également de penser que c'est un bon modèle pour le cas le plus général. En effet, lorsqu'on poursuit la série des nombres naturels, l'énoncé «Maintenant je peux continuer» veut dire la même chose que «Maintenant la formule me revient». Mais ces deux phrases n'ont en général pas le même sens (§ 183). L'usage en question revient à un savoir propositionnel cognitivement réalisé. Dans ce cas particulier, comprendre c'est interpréter (§ 531). Nous pourrions localiser cet usage dans la plupart des cas où une clause introduite par la particule «que» suit le verbe «comprendre» et où un adverbe ou quelque autre expression indique la présence d'un événement (par exemple: «A comprend tout à coup qu'elle doit venir demain», «A vient de comprendre que l'avenir repose entre ses mains.»).

En outre, Wittgenstein veut introduire une notion de compréhension qui ne soit pas une interprétation (§ 201). Comme nous le verrons, cela n'implique pas l'absence de savoir propositionnel, mais seulement que celui-ci n'est pas cognitivement réalisé. Cette notion diffère de la précédente parce qu'elle comporte plus que le savoir propositionnel. Je viens de dire que, selon Wittgenstein, comprendre ne peut en général se réduire à avoir une formule à l'esprit. Il fait valoir ailleurs le même point: «Il comprend» doit comporter plus que: la formule lui revient. Et également plus que les accompagnements ou manifestations de compréhension plus ou moins caractéristiques. (§ 152)

Je trouve cette citation intéressante parce qu'elle suggère que Wittgenstein considère le savoir propositionnel comme faisant partie intégrante de la compréhension d'un mot. Avoir un tel savoir propositionnel n'est pas suffisant, mais c'est une condition nécessaire et on ne doit pas l'assimiler aux accompagnements caractéristiques de la compréhension. Si ce n'est pas suffisant, alors que manque-t-il? Il semble qu'il faille ajouter la notion d'une capacité, d'un savoir-faire (§§ 150, 151). C'est l'usage de compréhension dont il est question quand nous parlons de la compréhension du jeu d'échecs ou de la compréhension d'une langue. Le savoir propositionnel concerne notre connaissance des règles elles-mêmes, alors que la capacité concerne notre aptitude

pratique à jouer à un jeu ou à parler une langue.

Cette caractérisation du concept de compréhension d'une langue est passablement intuitive. Elle est une conséquence directe de notre distinction antérieure entre la signification des mots et leurs applications. Si, comme je l'ai fait valoir, nous devons distinguer entre deux composantes de la signification, alors comprendre un mot doit comporter aussi deux composantes. Le langage, comme tout autre jeu, est une activité gouvernée par des règles. Ainsi, il est naturel d'analyser la compréhension dont il est question comme le savoir que certaines règles valent et le savoir-faire qui se manifeste dans l'action de suivre une règle. On ne peut guère échapper à l'attribution d'un savoir propositionnel à l'égard d'un locuteur compétent ou d'un joueur d'échecs compétent. Nous trouvons une nouvelle confirmation de ce point de vue dans les aptitudes pratiques qui ne comportent pas de savoir propositionnel. Je pense à des activités telles que nager, danser, courir, etc. Nous éprouverions un malaise à attribuer à autrui une «compréhension» dans de tels cas. Les activités qui comportent simplement une aptitude pratique ne se prêtent pas à une «compréhension». Et pourtant, c'est l'erreur que commettent ceux qui prétendent que la notion de compréhension se réduit chez Wittgenstein à celle de capacité.

Comprendre un langage ne peut se réduire à l'occurrence de certains énoncés dans l'esprit du locuteur compétent. Comprendre, c'est plus que cela, mais ce n'est pas moins (§§ 154, 155). Il n'y a rien à objecter à l'idée qu'un savoir propositionnel est à l'œuvre dans la saisie d'un sens. L'erreur, c'est seulement de penser qu'en un sens bizarre l'usage est déjà tout entier contenu dans ce savoir. L'erreur, c'est seulement de penser qu'il anticipe en quelque sorte toutes les applications.

Je tiens donc pour acquis que les conditions mentionnées s'appliquent en effet à notre usage de l'expression «comprendre un langage» et, donc, que le concept de compréhension d'un langage implique l'existence d'un savoir propositionnel. Aussi ceux qui soutiennent que cette notion se réduit purement et simplement à une aptitude pratique ou à un savoir-faire se trompent-ils carrément. La grammaire des mots «savoir» et «comprendre» est liée à celle de «pouvoir» et «être capable de», car la compréhension est en partie un savoir-faire, mais elle ne lui est d'aucune manière réductible (§ 636).

La question demeure, cependant, de savoir si comprendre un langage «dépend» des aptitudes pratiques du locuteur. Afin d'y répondre, j'examinerai les quatre thèses pragmatiques que McGinn attribue à Wittgenstein:

- (i) Signifier quelque chose par un signe, ce n'est pas être le sujet d'un état ou d'un processus interne.
- (ii) Comprendre un signe, ce n'est pas l'interpréter d'une manière particulière.
- (iii) L'utilisation d'un signe en accord avec une règle n'est pas fondée sur des raisons.
- (iv) Comprendre un signe, c'est avoir la maîtrise d'une technique ou d'une pratique (custom)²¹.

Considérons d'abord la thèse (i). Elle suppose que Wittgenstein refuse les faits «internes» de signification et de compréhension. Selon McGinn, cette thèse est compatible avec le fait que la compréhension dépend de capacités mentales parce qu'il y a des critères publics à de tels états mentaux. Ainsi, suivant cette interprétation, Wittgenstein prétend que la compréhension est déterminée par certains types d'états mentaux, à savoir les capacités. Mais ce n'est pas ce que dit Wittgenstein. Après avoir

suggéré que la connaissance de l'alphabet pouvait être conçue comme une disposition, Wittgenstein ajoute immédiatement qu'«il y a des objections à parler ici d'un état mental» (§ 149). Tout de suite après avoir suggéré que la notion de compréhension comporte en partie celle d'aptitude, il écrit:

“Comprendre un mot”: un état. Mais un état mental? (§ 151 (a))

En effet, le problème est que pour Wittgenstein la compréhension ne semble pas être du tout quelque chose de mental! Elle n'est pas un processus mental (§ 154). Elle n'a rien à voir avec les opérations mentales non plus (§ 156). Elle n'implique pas l'existence d'«une influence éthérée intangible» (§ 175). Elle n'a rien à voir avec les accompagnements psychologiques, c'est-à-dire les occurrences qui surviennent lors d'une compréhension soudaine (§ 321). Malheureusement pour McGinn, cette réticence à parler de quoi que ce soit de mental touche tous les concepts intentionnels (§§ 339, 571-574), et pas seulement ceux qui spécifient des attitudes propositionnelles. Mais la réticence de Wittgenstein à parler d'états mentaux de compréhension peut-elle s'expliquer par le fait qu'il voudrait traiter les états mentaux en général comme entretenant un rapport de dépendance à des états physiques du cerveau? Là encore, il s'agit d'une manœuvre à laquelle Wittgenstein ne semble pas disposé (§§ 152-153, 412). Il dénonce les «opérations inconscientes de l'esprit» sur la base desquelles s'accomplirait la compréhension. Ailleurs, il fait valoir que la lecture est tout à fait indépendante d'un état mental ou de quelque autre sorte de mécanisme (§ 157). McGinn est en outre parfaitement conscient du rejet par Wittgenstein de la correspondance psycho-physiologique²². Aussi est-ce là la principale difficulté à laquelle fait face McGinn. Il attribue à Wittgenstein l'opinion que la compréhension dépend des états mentaux, alors que Wittgenstein lui-même se dit réticent à admettre ce point.

La deuxième thèse concerne précisément le paragraphe controversé où Wittgenstein dit que la compréhension, en l'un de ses sens, n'est pas l'acte d'interpréter. Comme tant d'autres philosophes, McGinn suggère ici que la compréhension n'a rien à voir avec le fait d'avoir un savoir propositionnel. Mais j'ai montré que Wittgenstein ne nie pas ce lien conceptuel entre la compréhension et le fait de savoir que telles et telles règles valent. Il admet certes l'idée qui veut que la compréhension n'implique pas de traduction et d'élaboration d'hypothèses, mais on ne saurait en dire davantage. On a tort de considérer le paragraphe 201 comme avançant l'idée que la compréhension est seulement une capacité, et non un savoir propositionnel. La première raison en est que Wittgenstein veut introduire seulement un sens de compréhension qui ne comporte pas l'idée d'interprétation. Cela s'accorde parfaitement avec le fait que comprendre ne soit parfois rien d'autre que l'acte d'interpréter. L'autre raison, plus importante, en est que lorsqu'il discute de la compréhension entendue au premier sens, nulle part ne s'engage-t-il à l'idée que les capacités épuisent à elles seules le contenu de la notion de compréhension (§§ 201, 505-506, 636-637). Il devient maintenant apparent que le paragraphe 201 est la seule chose qui motive l'interprétation que McGinn propose des opinions de Wittgenstein. Si l'on en revient aux véritables idées de Wittgenstein et que l'on tient compte du fait qu'il admet les significations linguistiques, son concept de compétence sémantique doit alors tout naturellement faire appel en partie au savoir propositionnel de la signification linguistique.

La troisième thèse affirme qu'en manifestant sa compréhension, on n'agit pas avec des justifications. Mais McGinn réduit cette thèse à une simple remarque d'ordre

épistémologique²³. Quand je suis une règle, je ne me donne pas de justifications et je n'essaie pas de me donner de raisons de me comporter de cette manière (§§ 211-212, 324). Et quand j'attribue à autrui la compréhension, je ne passe pas mon temps à justifier mes attributions en tentant d'y trouver des raisons. Mais s'il y a un fait dont dépend la compréhension, alors il doit y avoir un fait pertinent qui sert de fondement ou de justification à la manière dont je me comporte. Il est donc tout à fait clair que les affirmations de Wittgenstein sont aussi ontologiques, pas seulement épistémologiques. En effet, si la compréhension devait dépendre d'un état mental, on aurait raison d'en parler comme de ce qui est à la source de l'usage correct; or, c'est précisément ce que nie Wittgenstein (§ 146). Pour reprendre l'exemple de la lecture, il devrait y avoir une certaine efficacité causale de notre aptitude générale à lire sur la lecture que nous sommes en train de faire, mais Wittgenstein nie qu'il se passe une telle chose (§ 169). Il n'y a pas d'influence éthérée à postuler (§ 175). Dans la compréhension, il n'y a rien qui détermine causalement l'usage futur des expressions (§§ 195, 217). Si les capacités étaient des faits mentaux sur la base desquels les locuteurs compétents utilisent le langage, elles devraient être causalement responsables du fait qu'ils suivent avec compétence les règles, mais c'est précisément l'existence de ce facteur causal que nie Wittgenstein. Quand nous obéissons à des ordres, nous le faisons aveuglément (§ 219). Utiliser un mot sans justification (et non pas seulement sans se donner de justification) n'implique pas nécessairement un usage incorrect (§ 289). Enfin, si une telle capacité se cachait derrière nos applications de signes, celles-ci devraient être considérées comme des symptômes. Mais Wittgenstein nous met explicitement en garde contre la confusion des critères et des symptômes (§ 354).

La quatrième thèse veut que la compréhension soit une pratique. Il est difficile de nier que Wittgenstein fait cette affirmation, mais on s'étonne en lisant McGinn qu'il veuille se l'approprier. Il y a au moins deux thèses corollaires associées à l'idée que la compréhension est une pratique. Elle doit se manifester dans un comportement (§ 157) et elle doit être répétée (§§ 145, 199). Mais il n'est pas nécessaire qu'une capacité soit manifeste, pas plus qu'il n'est nécessaire qu'elle soit répétée. McGinn est donc incapable d'expliquer ces deux traits essentiels de la compréhension comme usage reçu (custom) ou comme pratique.

L'interprétation de McGinn selon laquelle la compréhension dépend d'une aptitude mentale prête le flanc à la critique pour toutes les raisons que j'ai invoquées. Elle fait face à des difficultés insurmontables et nous devons par conséquent chercher une autre explication. Je clorai ma discussion en examinant l'interprétation que propose Kripke et en montrant que si ce qui précède est juste, les critiques généralement opposées à Kripke par entre autres McGinn peuvent recevoir une réponse satisfaisante.

IV

Selon Kripke, Wittgenstein est préoccupé par un paradoxe sceptique fondamental. McGinn, entre autres, a soutenu que cette affirmation était insuffisamment fondée. Mais Wittgenstein discute longuement d'autres illustrations du paradoxe. Il ne surgit pas seulement à propos du fossé que l'on observe entre une règle et son application (§ 201), mais aussi entre un ordre et son exécution (§§ 505-506), entre l'enseignement et l'apprentissage de ce qui est enseigné (§§ 143, 146), entre l'intention et l'action intentionnelle (§§ 645-646), entre l'attente et sa réalisation, etc. Dans le dernier cas, Wittgenstein fait valoir que «c'est dans le langage qu'une attente et sa réalisation entrent

en contact» (§ 445). En d'autres termes, le lien ne se produit pas dans une réalité extralinguistique.

McGinn affirme qu'il y a un fait correspondant à l'observance d'une règle. Mais Wittgenstein assimile explicitement la notion d'observance d'une règle à celle d'obéissance à un ordre:

Suivre une règle est analogue à obéir à un ordre. (§ 206)

Aussi devrait-il survenir, si McGinn a raison, une connexion réelle (causale ou autre) entre un ordre et son exécution. Mais est-ce le cas? Wittgenstein dit qu'«il y a un gouffre entre un ordre et son exécution. Il doit être comblé par l'acte de compréhension» (§ 431). (Voir également § 505.) Cela suggère que la connexion n'est pas réelle. Elle se produit seulement par le truchement du langage. La connexion entre un ordre et son exécution dépend du «fait» que le contenu d'un ordre et son exécution sont décrits de la même façon. Une fois que l'on comprend les deux descriptions, on aperçoit le lien entre elles. Notre interprétation est confirmée par le passage suivant:

“Un ordre ordonne sa propre exécution.” Mais alors, il connaît son exécution avant même qu'elle ne soit là? — Mais c'était là une proposition grammaticale et elle signifie: Si un ordre dit: “Fais ceci et cela”, alors exécuter l'ordre s'appelle “faire ceci et cela”. (§ 458)

Cela ne démontre-t-il pas que Wittgenstein accueille favorablement une interprétation antiréaliste? Mais il y a plus! S'il y a un fait correspondant à l'obéissance aux ordres, McGinn devrait expliquer pourquoi Wittgenstein est tenté de dire que la connexion entre un ordre et son exécution est rendue vraie, et non qu'elle est un fait survenant dans le monde:

«“Je quitte la pièce parce que tu me l'as dit.”

“Je quitte la pièce, mais pas parce que tu me l'as dit.”

Cette proposition décrit-elle une connexion entre mon action et son ordre; ou crée-t-elle cette connexion? (§ 487)

Heureusement, nous n'en sommes pas réduits à de pures conjectures sur les intentions réelles de Wittgenstein. Nombreux sont les passages où il aborde directement le problème. Wittgenstein affirme par exemple qu'il n'y a pas de fait sur lequel se fonde mon intention de signifier une négation renforcée au lieu d'une affirmation lors de l'emploi de la double négation:

Mais quand j'ai émis ma double négation, qu'est-ce qui faisait que je signifiais une double négation et non pas une affirmation? Il n'y a pas de réponse qui soit: “Cela consistait dans le fait que...” (§ 557)

McGinn doit encore nous fournir une explication à des passages tels celui-ci: Mais ne puis-je pas dire: “Par ‘abracadabra’ je veux dire mal de dents”? Bien sûr que je le peux; mais c'est une définition, pas une description de ce qui se passe quand j'énonce le mot. (§ 665)

C'est sur la toile de fond de toutes ces considérations qu'il faut apprécier les paragraphes controversés (§§ 198-202) des Recherches. Au lieu d'arguer en faveur de l'existence extralinguistique de faits correspondant à l'action de suivre une règle, Wittgenstein autorise que dans des cas particuliers on appelle certaines choses «obéir à une règle» ou bien «aller à son encontre».

À cela, on pourrait rétorquer qu'on trouve en effet dans les derniers écrits de Wittgenstein une préoccupation pour les arguments sceptiques. Seulement, ils n'ont pas l'importance que leur donne Kripke. Ils ne sont pas à ce point importants parce que

Wittgenstein montre comment on peut les dissoudre. Il accomplit une réduction par l'absurde de l'argument sceptique en niant l'une de ses prémisses. Si la compréhension est en partie une interprétation, alors, puisqu'une règle peut s'interpréter de diverses manières, il semble qu'il y ait un gouffre entre une règle et son application. Différentes applications peuvent être compatibles avec la règle et on peut se demander s'il est une application qui exemplifie la règle et, donc, s'il y a bien une règle qui est suivie. Mais cette conséquence absurde ne s'ensuit que si la compréhension est une interprétation. Or, il y a un sens où comprendre, ce n'est pas interpréter. De cette manière, nous évitons le paradoxe en niant l'une de ses prémisses. Selon McGinn et plusieurs autres, cette autre notion de compréhension est une aptitude mentale.

Mais si j'ai raison, ce n'est pas la lecture qu'il faut faire du paragraphe 201. Wittgenstein a précédemment introduit une notion de compréhension conçue comme interprétation. Elle comporte l'élaboration d'hypothèses, la traduction et le fait que l'on saisisse sa signification en un éclair. Elle implique l'idée que l'on fait quelque chose (p. 212). Elle est donc un événement, et non pas un état. C'est une notion parfaitement légitime mais elle ne fournit pas le modèle général de la compréhension d'un langage ou d'un mot, parce que celle-ci est un état (§ 195). Cet autre type de compréhension ne se laisse pas saisir comme un processus temporel. Et utiliser le concept de compréhension précédent exigerait que l'on postule chez le locuteur compétent une série d'événements mentaux. La notion dont nous avons besoin comporte à la fois l'idée de savoir propositionnel et celle d'aptitude ou de capacité.

Mais en supposant que ce savoir propositionnel est cognitivement réalisé chez le locuteur compétent, le paradoxe sceptique refait surface. Le savoir propositionnel cognitivement réalisé est une interprétation. La solution au paradoxe sceptique est que le savoir propositionnel n'est pas cognitivement réalisé et, donc, qu'il n'est pas une interprétation. Notons que selon cette lecture, l'argument sceptique n'est pas battu en brèche, puisque comprendre un langage implique toujours au moins en partie un savoir propositionnel. Si nous postulons une réalisation cognitive du savoir propositionnel dans l'esprit du locuteur compétent, il est permis de douter que l'agent se comporte conformément à cette règle-ci ou cette règle-là et, donc, de douter qu'il suive des règles. Mais le savoir propositionnel n'est pas cognitivement réalisé et cela signifie qu'il y a un sens où comprendre, ce n'est pas interpréter. Nous pouvons parler de solution sceptique parce qu'aucune des prémisses de l'argument sceptique n'est niée et parce que la solution s'accorde avec la conclusion qu'il n'y a pas de fait auquel corresponde la compréhension. La solution consiste simplement à ne pas chercher de compréhension du côté de ce qui est cognitivement réalisé dans l'esprit du locuteur.

Si le savoir propositionnel n'est pas cognitivement réalisé, alors comment l'agent peut-il savoir que les règles sémantiques du langage prévalent? La réponse est que c'est quelque chose de stipulé par la communauté. Un agent A comprend un langage L si et seulement si il est stipulé par les membres de la communauté que A sait que les règles sémantiques de L prévalent et qu'il sait comment se comporter selon ces règles. Ces stipulations sont faites sur la base d'un comportement observé chez l'agent, lequel comportement sert dans les circonstances présentes de critère de la compétence linguistique.

Notons que la communauté joue ici un rôle essentiel puisque c'est sur la base de ce qui est stipulé par elle que l'agent acquiert sa compétence. C'est pour cela que

Wittgenstein considère que la compréhension «se montre dans ce que nous appelons “obéir à une règle” et “aller à son encontre” dans les cas actuels» (§ 201). C’est aussi pour cela que les langages privés sont impossibles (§ 202) et que les mots «accord» et «règle» sont liés (§§ 224, 234, 241).

La notion de communauté peut se comprendre ici en un sens très faible. Notre intention n’est pas de suggérer qu’il est logiquement impossible pour un individu de parler son propre idiolecte, c’est-à-dire celui qu’il a inventé. Nous n’exigeons pas l’existence actuelle ou antérieure d’une communauté au sein de laquelle le locuteur se serait trouvé à un moment ou un autre. Mais en tant qu’individu responsable de l’introduction d’une règle sémantique particulière, l’agent se comporte en quelque sorte comme une personne morale et il ne peut, pour cette raison, être considéré en même temps comme un locuteur ordinaire.

Nous pouvons admettre les idiolectes au sens où un individu peut agir à la fois en tant que personne autorisée à qui incombe l’institution du langage et en tant que locuteur ordinaire, mais pas en même temps. Par exemple, un individu sur une île déserte peut avoir lui-même bâti un poteau indicateur avec une flèche pointant vers la droite, de sorte qu’il se souvient qu’il doit tourner à droite lorsqu’il fait face au poteau indicateur en question. Supposons qu’après un certain temps il oublie la règle initiale et tourne à gauche parce qu’il pense que la queue de la flèche sert à indiquer où il doit aller. J’é mets ici l’idée qu’il commettrait alors une erreur. Bien sûr, en tant que personne autorisée à qui incombe l’institution, il peut modifier la règle quand il le veut. Cela signifie qu’il peut prendre une décision concernant ce qui doit être considéré comme l’obéissance à la règle. Il s’agit de ne pas confondre cette prise de décision et la croyance au sujet d’une décision prise antérieurement. Quand l’agent introduit une nouvelle règle, il stipule ce qui doit être considéré comme conforme à la règle. Nous ne devrions pas dire que l’agent anticipe ses applications ultérieures, mais plutôt que, en tant qu’unique expert en la matière, il décide de considérer certains comportements particuliers comme dérogatoires et d’autres comme acceptables. Bien entendu, il y a toujours des cas limites. Si, à l’occasion de ces cas limites, l’agent croit tout simplement suivre la règle, il commet une fois de plus une erreur. L’institution exige pour être maintenue que l’agent prenne une nouvelle décision. Il se peut qu’un individu seul sur une île ne s’engage pas dans un comportement aussi complexe. Mais alors il ne s’engage pas dans l’institution du langage. S’il ne se constitue pas progressivement un dictionnaire et une grammaire de cette manière, il ne peut être en train de parler une langue. La distinction entre l’individu en tant que locuteur et l’individu en tant que personne à qui incombe la responsabilité de prendre les décisions appropriées est essentielle à l’institution. Le concept de communauté requiert que soit conservée une telle distinction, de manière que persiste la différence entre suivre une règle et croire que l’on suit une règle. En tant que «personne morale», l’agent représente la communauté, c’est-à-dire la classe des individus qui en font partie. Le concept de communauté implique qu’il existe une classe à laquelle appartient l’individu. Or, une classe d’individus qui ne contient qu’un seul élément n’est pas pour autant identique à cet élément lui-même. Il demeure vrai que la compétence sémantique n’est pas individualisée de manière individualiste. Elle est parfois stipulée de l’extérieur par qui se trouve en position d’autorité.

Les stipulations de la communauté prennent la forme d’actes de discours

déclaratifs. On peut admettre des faits de signification seulement au sens où il y a des faits institutionnels de signification. Est-ce là l'avis de Wittgenstein? Beaucoup d'éléments suggèrent que ce l'est en effet. Afin de déterminer si une certaine énumération de nombres est conforme à un acte de suivre une règle, Wittgenstein note que c'est comme s'il fallait prendre une nouvelle décision à chaque étape (§ 186). Ensuite, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, la connexion entre un ordre et son exécution semble consister non pas en quelque chose que nous observons, mais en quelque chose que nous faisons (§ 487). Ailleurs, Wittgenstein dit que l'on peut déclarer à propos d'un usage de la double négation qu'elle est un renforcement plutôt qu'une assertion (§ 557). En ce qui concerne les intentions, il dit que nous ne formons d'intention de faire telle ou telle chose que si nous prenons des décisions au sens de déclarations d'intention (§ 558). Nous avons mentionné précédemment le cas de phrases telles que «Par le mot "x", je signifie telle et telle chose», qui, pour Wittgenstein, ne décrivent rien mais sont douées de signification parce qu'elles jouent le rôle de définitions (§ 665). En général, les phrases qui se proposent de décrire ce que je signifie ne peuvent être mises en doute, mais nous ne pouvons pas non plus en être certains (§§ 678-679). Pourquoi en est-il ainsi? S'il y avait un fait indépendant, il serait éventuellement sujet de doute ou de certitude. Puisqu'il ne l'est pas, c'est parce que ce n'est pas un fait indépendant. C'est un fait rendu vrai par nos stipulations sémantiques. Qu'il me soit permis de faire une dernière remarque d'ordre exégétique en faveur de cette interprétation. La même idée est implicitement contenue dans la notion de critère. Les applications, pour Wittgenstein, servent de critères de la compréhension (§ 146). Et à ce titre, elles servent à individuer les comportements conformes à une règle, pas seulement à les identifier. Nous avons vu qu'il est toujours possible de douter qu'un comportement particulier puisse être considéré comme une activité consistant à suivre une règle donnée. En quel sens alors les applications servent-elles à individuer les comportements de conformité à une règle? J'émet l'hypothèse que c'est seulement au sens où les membres particuliers d'une communauté stipulent qu'il en est ainsi. Ainsi, un critère pour une entité donnée E inclut ce qui peut servir de base à une stipulation que c'est E.

On pourrait se demander si le nouvel énoncé qu'on propose comme «interprétation» des énoncés sémantiques (à savoir des énoncés de la forme: «Il est sémantiquement possible d'asserter dans la communauté: "S signifie que p"») n'est pas lui-même sujet au même genre de scepticisme, pour reprendre une idée émise par Blackburn²⁴. La réponse est que ce n'est pas le cas, parce que ce n'est pas le genre d'énoncés utilisés pour décrire un fait existant indépendamment. Les énoncés sémantiques sont déclarés ou stipulés de la même manière que les phrases performatives: "Tu as dit: 'Ça va cesser bientôt.' — Pensais-tu au bruit ou à ta douleur?" S'il répond: "Je pensais à l'accordage du piano" — observe-t-il que la connexion existait ou la crée-t-il au moyen de ces mots? — Ne puis-je pas dire les deux? Si ce qu'il a dit était vrai, la connexion n'existait-elle pas — et n'est-il pas pour autant en train d'en créer une qui n'existait pas? (§ 682)

La réponse à ce dilemme ne survient qu'aux derniers paragraphes des Recherches. Il est peut-être possible d'utiliser certains énoncés sémantiques descriptivement, c'est-à-dire de leur faire décrire une connexion déjà existante entre un locuteur, une expression et un objet, mais seulement parce que nous présupposons l'existence de l'institution du langage. Il n'y a pas de fait mental correspondant à mon intention de

signifier ceci ou cela par un mot particulier (§§ 689, 693).

Les faits spécifiés par les énoncés n'existent pas indépendamment de stipulations. Au sens où les énoncés sémantiques spécifient les faits qui les rendent vrais, nous pourrions continuer de parler de conditions de vérité, mais seulement en un sens très faible et, en tout cas, pas en un sens qui implique le réalisme. La variété particulière d'antiréalisme qui caractérise l'exposé de Wittgenstein n'entre plus en conflit avec une théorie de la vérité-redondance. La tension vient de ce que la théorie de la vérité-redondance stipule qu'affirmer qu'un énoncé est vrai revient à affirmer l'énoncé lui-même. Si cette caractérisation est adéquate aussi pour les énoncés sémantiques, alors ceux-ci peuvent être paraphrasés comme des énoncés métalinguistiques affirmant leur propre vérité. Mais l'antiréalisme implique précisément qu'il ne faut pas les considérer ainsi. McGinn y voit un argument contre l'interprétation de Kripke²⁵. Doit-on alors abandonner la théorie de la vérité-redondance et la convention-T elle-même? Sinon, comment peut-on la réconcilier avec une sémantique des conditions d'assertabilité? La tension apparente entre l'une et l'autre est résolue dès lors que l'hypothèse antiréaliste prend la forme d'une sorte d'«hypothèse performative». Les énoncés sémantiques spécifient une certaine sorte de «faits» et, en un sens très faible, ils ont des conditions de vérité. Mais dans la mesure où ces faits sont institutionnels et sont destinés seulement à être stipulés, nous pouvons arguer de manière cohérente que leur sémantique propre tient à leurs conditions d'assertabilité. Ils peuvent être traduits en une formule qui s'avère vraie quand elle est énoncée dans les conditions appropriées, de même qu'un énoncé performatif fait exister un certain acte de discours quand il est énoncé dans les circonstances appropriées. Même si la terminologie des «conditions de vérité» peut tenir encore dans le cas des énoncés sémantiques, l'originalité des vues de Wittgenstein ne repose pas sur un simple jeu de mots. Ces énoncés doivent encore être interprétés comme des énoncés concernant leurs conditions d'assertabilité et ainsi recevoir une interprétation antiréaliste.

Il est intéressant de noter que cette variété d'antiréalisme est tout à fait distincte de l'instrumentalisme ou de l'anticognitivism. Les énoncés sémantiques ne spécifient pas des conditions de vérité existant indépendamment et, en ce sens, les vues de Wittgenstein peuvent être comparées à d'autres doctrines antiréalistes. En un sens métaphysique, les énoncés sémantiques n'ont pas de conditions de vérité. Si l'interprétation de Kripke est juste, ils sont des abréviations d'énoncés concernant leurs conditions d'assertabilité au sein de la communauté. Mais bien que l'analogie avec Hume soit éclairante, elle est aussi trompeuse pour peu qu'on la prenne littéralement. Kripke entendait seulement établir une certaine analogie entre Hume et Wittgenstein en ce qui regarde l'usage d'un paradoxe sceptique et la formulation d'une solution sceptique. Il n'est pas allé jusqu'à suggérer que l'un et l'autre adoptaient la même solution sceptique. Certains ont cru que Kripke voulait décrire Wittgenstein comme un projectiviste²⁶, alors que d'autres lui ont reproché de ne pas le faire²⁷. Mais je n'ai rien trouvé qui confirme qu'il ait voulu s'engager sur ce point, que ce soit pour affirmer un rapport ou pour le nier.

Si l'on interprète Wittgenstein comme je suggère qu'il le soit, on expliquera sa réticence à assimiler la compréhension à un état physique ou mental. Il ne s'agit pas de supposer des faits qui fondent la signification dans une quelconque réalité physique ou mentale, car ces faits sont stipulés par la communauté. L'interprétation que je propose explique aussi comment il est possible que la compréhension d'un langage comporte en

partie un savoir propositionnel et, simultanément, qu'elle ne soit pas une interprétation. J'ai suggéré qu'une interprétation était un savoir propositionnel cognitivement réalisé. Or, Wittgenstein dit précisément que dans le cas de la compréhension d'un langage, le savoir propositionnel n'est pas cognitivement réalisé, mais est plutôt stipulé par les membres de la communauté. Je suis également en mesure d'expliquer pourquoi il est disposé à reconnaître la validité des énoncés sémantiques tout en niant que des faits métaphysiques fondent leur vérité. La solution est que les faits qui correspondent aux énoncés sémantiques sont rendus vrais par les membres de la communauté. Finalement, je peux expliquer pourquoi Wittgenstein impose à la compréhension des exigences telles qu'elle doit se manifester dans les pratiques actuelles et que celles-ci doivent être répétées à diverses occasions. La réponse est en gros qu'un comportement répété servira aux membres de la communauté de critère pour stipuler une compréhension de la part de l'agent.

La notion clé de mon interprétation est celle d'institution du langage (§ 450). Wittgenstein affirme qu'obéir à une règle est une institution (§ 199). Il suggère aussi que même le fait d'avoir une intention ne peut avoir lieu en dehors de l'institution du langage. Les intentions sont «enchâssées» dans de telles institutions (§ 337). Sans elles, dit Wittgenstein, les règles restent suspendues dans les airs (§ 380). J'espère avoir jeté quelque lumière sur ces remarques profondes. Mais mon but était plus modeste. Je voulais simplement fournir quelques éléments à l'appui de l'interprétation de Kripke. Selon mes intuitions, elle est essentiellement juste. Alors que l'interprétation de McGinn, à mon humble avis, est essentiellement erronée. J'espère que cela est maintenant un peu plus manifeste.

Département de philosophie
Université de Montréal

NOTES

1. Michael Dummett, «Wittgenstein's Philosophy of Mathematics», *Philosophical Review*, 1959, vol. 68, pp. 342-348.
2. Saul Kripke, *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1982.
3. Christopher Peacocke, «Rule-Following: The Nature of Wittgenstein's Arguments» in *Wittgenstein: To Follow a Rule* (sous la dir. de S. Holtzman et C. Leich), Londres, Routledge and Kegan Paul, 1981, pp. 72-95.
4. Ian Hacking, «Rules, Scepticism, Proof, Wittgenstein», in *Exercises in Analysis* (sous la dir. d'I. Hacking), Cambridge, Cambridge University Press, 1985, pp. 113-124.
5. Willard V. O. Quine, *Word and Object*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1960.
6. P. M. S. Hacker et G. Baker, *Scepticism, Rules, and Languages*, Oxford, Basil Blackwell, 1984.
7. Colin McGinn, *Wittgenstein on Meaning*, Oxford, Basil Blackwell, coll. «Aristotelian Supplementary Series», vol. I, 1984.
8. John McDowell, «Wittgenstein on Following a Rule», *Synthese*, 1984, vol. 58, pp. 325-363.
9. Simon Blackburn, «The Individual Strikes Back», *Synthese*, 1984, vol. 58, pp. 281-301.

10. David Pears, *The False Prison*, Oxford, Oxford University Press, 1989.
11. Ludwig Wittgenstein, *Philosophical Investigations* (trad. de l'allemand par G. E. M. Anscombe), Oxford, Basil Blackwell, 1956.
12. Colin McGinn, op. cit., p. 77.
13. Colin McGinn, op. cit., p. 58, note 54.
14. P. M. S. Hacker et G. Baker, op. cit., pp. xiii, 83, 92, 93, 104, 107; voir en particulier pp. 121-122.
15. Colin McGinn, op. cit., p. 73.
16. Colin McGinn, op. cit., p. 74.
17. Colin McGinn, op. cit., p. 39; voir aussi pp. 125-130.
18. Colin McGinn, op. cit., p. 162.
19. Colin McGinn, op. cit., p. 58, note 54.
20. Saul Kripke, op. cit., pp. 139-140.
21. Colin McGinn, op. cit., p. 3.
22. Colin McGinn, op. cit., p. 112-114.
23. Colin McGinn, op. cit., p. 120-122.
24. Simon Blackburn, op. cit.
25. Colin McGinn, op. cit., p. 71, note 17; voir aussi Simon Blackburn, op. cit., p. 286.
26. Crispin Wright, «Kripke's Account of the Argument Against Private Language», *Journal of Philosophy*, 1984, p. 769.
27. Simon Blackburn, op. cit., pp. 285-286.